

À l'occasion de la Journée internationale de la prévention des crimes contre l'humanité, demain, l'éducation nationale invite les enseignants à aborder les valeurs de l'humanisme.

Aujourd'hui, les crises que traverse le monde comme la percée des nouvelles technologies obligent à repenser l'humanisme.

Pour l'essayiste Jean-Claude Guillebaud, « chacune de ces mutations est porteuse du pire comme du meilleur ».

Les quatre défis de l'humanisme contemporain

— Les crises écologique et migratoire, les dérives d'une économie dérégulée ou les avancées technologiques exigent de repenser un nouvel humanisme si l'on ne veut pas qu'il apparaisse comme un idéal tiède, coupé des réalités du monde.

Le 17 janvier dernier, des intellectuels interpellaient le président de la République dans une tribune intitulée : « *Votre politique migratoire contredit l'humanisme que vous prônez !* » Par ces mots, ils soulignaient l'un des défis majeurs posés à l'humanisme contemporain. Héritier de ceux qui, à partir du XIV^e siècle en Europe, proposèrent au monde un projet d'émancipation, il reste attaché à l'idée d'un homme qui prend son destin en main et s'attelle à construire une société juste.

Mais les crises migratoire et écologique, le néolibéralisme ou encore les nouvelles technologies bousculent tant les valeurs de cet humanisme qu'ils obligent à en reprendre l'interrogation fondamentale : qu'est-ce qu'une vie humaine ?

— La crise migratoire

De tous les défis actuels, c'est celui qui met à mal la promesse centrale de l'humanisme : l'égalité de tout être humain. Au XVI^e siècle déjà, comme le note l'historien Olivier Christin, les humanistes réfléchissaient à cette « commune humanité » dans un contexte de globalisation.

« À l'époque moderne, l'Europe connaît de grandes migrations – celle des juifs espagnols puis des huguenots français – tandis que les grandes découvertes l'interrogent sur la diversité culturelle, explique-t-il. À ces nombreux débats, les Lumières ont apporté une réponse : nous sommes solidaires de tous les humains, même à distance. » À leur suite, certains avancent au-

jourd'hui la nécessité de déconnecter les droits fondamentaux de l'humanité et la citoyenneté, d'autres d'élargir cette dernière à une « citoyenneté mondiale ».

Épreuve première de l'humanisme, la crise migratoire en rappelle la fragilité historique. « *La seule relation éthique à l'autre étant celle du soin et du secours, qu'appellent la mortalité et la vulnérabilité de tous, il faut admettre qu'on ne cesse de faire des transactions avec ce principe inconditionnel* », rappelle le philosophe Marc Crépon, qui a proposé la notion de « consentement meurtrier » pour désigner cet accommodement à la violence.

« *Un humanisme qui voudrait éviter toute forme de bonne conscience doit commencer par reconnaître cette faille, ajoute-t-il, et inventer des voies pour sortir de la passivité. La révolte, la critique des discours nihilistes en sont, tout comme les gestes de bonté.* »

— La crise écologique

L'idée d'un homme mesure de toute chose, coupé de son environnement, a fait long feu. Les effets destructeurs de son mode de vie sur la planète et les autres êtres vivants mettent en lumière les lacunes d'un humanisme qui organisait la séparation des sciences de l'homme et des sciences de la nature au cours des XVI^e et XVII^e siècles. Le réchauffement climatique et la souffrance animale obligent à rompre avec une conception de l'humain comme simple liberté, « hors-sol » selon le vocabulaire actuel.

La crise écologique impose « une réflexion sur les limites de notre pouvoir et de notre bon droit », confirme Corine Pelluchon, qui publie au Seuil *Éthique de la considération* (1). Elle ouvre à un nouvel humanisme qui englobe les générations futures et les autres vivants, qui insiste sur la liberté mais aussi sur la matérialité de l'existence et la vulnérabilité. Au

repères

2018, année des droits de l'homme

Le 10 décembre 1948, les 58 États membres de l'Assemblée générale des Nations unies ont adopté la Déclaration universelle des droits de l'homme à Paris. En 2018, on en célébrera donc le 70^e anniversaire. Reconnaissant « la dignité inhérente à tous les membres de

la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables », cette déclaration proclame un « idéal commun à atteindre par tous les peuples et toutes les nations ».

L'année 2018 est aussi marquée par le 170^e anniversaire du décret sur l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises que Victor Schœlcher, membre du gouvernement provisoire de 1848, contribua à faire adopter.

« *L'État doit réaffirmer sa mission qui consiste à organiser la société pour la justice et pour la paix et non pour le profit de quelques-uns.* »

sein de la pensée humaniste classique, ma liberté était bornée par celle d'autrui ; la loi le garantissait. À présent, nous devons aussi consentir à autolimiter notre consommation pour préserver le monde commun. »

L'héritage humaniste n'est pas à rejeter mais à compléter : l'homme est aussi celui qui, prenant en considération son environnement, développe le sens de la mesure.

— Le néolibéralisme

Concentration des richesses, précarisation, souffrance au travail... À l'heure de la dérégulation mondiale, l'interrogation humaniste résonne autrement : qu'est-ce qu'une vie bonne et libre ? « Pas

celle qui s'épuise dans la survie ou dans la consommation, pas celle d'une personne réduite à une variable d'ajustement lors d'un plan social, énumère Olivier Christin. La brutalité économique actuelle repose la question de l'accomplissement, de la valeur et de la finalité d'une vie humaine. »

De la même façon, elle relance la réflexion sur notre projet de société. L'humanisme aujourd'hui passe aussi par un volontarisme politique, car « *L'État doit réaffirmer sa mission qui consiste à organiser la société pour la justice et pour la paix et non pour le profit de quelques-uns*, insiste Corine Pelluchon. *L'idéologie qui conduit à oublier la valeur des êtres et détruit le sens du travail a un nom : l'économisme. Elle imprègne aussi les mentalités. Réaffirmer l'humanisme, poursuivre un projet d'émancipation qui arrache l'homme à ce règne de la performance et à la marchandisation, est la seule manière de préserver la démocratie.* »

— Les nouvelles technologies

Un programme résume à lui seul l'ampleur du défi posé par les nouvelles technologies : le transhumanisme, qui entend augmenter les caractéristiques phy-

siques et mentales de l'homme afin de surmonter ses limites biologiques.

Les avancées technologiques qui remettent ainsi en cause « *la délimitation même de la personne humaine convoquent un investissement massif des humanistes qui ne se préoccupent pas seulement des possibilités de la science* », s'alarme Olivier Christin. Elles exigent de débattre sur la liberté, qui ne tient pas, rappelle encore Corine Pelluchon, « *à faire tout ce qui est possible mais à orienter le progrès en fonction des biens que nous choisissons d'honorer et de ce que nous refusons de voir advenir* ».

Que souhaitons-nous, comment voulons-nous nous définir en tant qu'hommes ? Voilà les questions que posent également les technologies numériques, renchérit la théologienne Gemma Serrano, directrice du département « humanisme numérique » au Collège des Bernardins.

« *Nous ne nous trouvons pas face à de nouveaux outils, nous sommes immergés dans une nouvelle culture qui porte aussi un idéal de partage et de collaboration*, précise-t-elle. *Cette immersion n'est pas forcément négative à condition que nous préservions une capacité d'analyse et d'action. Nous ne sommes pas seulement influencés par cette nouvelle culture numérique, nous participons activement à sa construction.* »

Comme au temps des Lumières, l'éducation doit donc être au cœur de nos préoccupations. « *Il ne convient pas seulement d'équiper intellectuellement les personnes, mais également de les amener à affirmer leur autonomie morale et à s'humaniser en développant certaines dispositions morales*, conclut Corine Pelluchon. *Car il ne s'agit pas seulement de savoir quel monde nous voulons transmettre à nos enfants mais aussi quels enfants nous laisserons au monde.* »

Béatrice Bouniol

(1) Lire la critique de l'ouvrage sur la-croix.com